

CRITIQUE, concert. PARIS, Maison de la Radio, le 12 avril 2024. SIBELIUS : Symphonies 5, 6 et 7. Orchestre philharmonique de Radio France / Mikko Franck

Directeur musical de l'Orchestre Philharmonique de Radio France depuis 2015, le Finlandais Mikko Franck (né en 1979) dirige l'intégrale des symphonies de son compatriote Jean Sibelius, en trois soirées d'affilée. L'ensemble des instrumentistes de la formation parisienne est convié en roulement pour fêter l'événement, qui s'achève en apothéose pour un dernier concert dédiés aux trois ultimes symphonies.

Dans quel ordre faut-il jouer les symphonies de Jean Sibelius (1865-1957) ? Cette question légitime a été directement posée au compositeur en 1932 par le chef russo-américain Serge Koussevitzky, qui s'apprête alors à réaliser le tout premier cycle intégral en concert, à Boston. Si l'ordre chronologique est préféré par Sibelius sur la suggestion de Koussevitzky, ce dernier espère surtout profiter du cycle pour s'offrir la création mondiale de la Symphonie n° 8, alors en gestation. Cet ultime opus ne sera jamais achevé par Sibelius, comme le décrit Marc Vignal en un sens du détail passionnant, proche d'une enquête policière, dans sa biographie consacrée au compositeur (Fayard, 2004).

Des attermoissements semblables ont jalonné la longue gestation de la Symphonie n° 5 (1919), qui a connu deux versions primitives en 1915 et 1916, toutes créées en présence du compositeur. La version en quatre mouvements de 1915 a

heureusement pu être préservée et témoigne de sa proximité avec le style moderniste de la Symphonie n° 4, dont quelques passages fascinants de flottement tonal. Plusieurs fois enregistrée au disque, cette première mouture est à connaître absolument, tant elle diffère de la version définitive de 1919, préférée ici par Mikko Franck. L'ancien élève de Jorma Panula cherche d'emblée à éviter tout sentimentalisme, autant par son rythme allant que sa volonté de lisibilité et d'équilibre entre les pupitres. On perd là toutefois quelques aspects dramatiques de l'ouvrage, un rien séquentiel dans cette battue, au profit d'une vision analytique parfois fascinante dans certains passages suspendus. Les *tutti* sont plus appuyés en contraste, avec des accélérations qui voient le chef se lever de son siège, en faisant mine de chanter la mélodie principale, comme jadis Sergiu Celibidache. Dans cette optique, le dernier mouvement plus structuré au niveau mélodique apparaît plus réussi, sans verser dans la grandiloquence ou le lyrisme.

Après l'entracte, la Symphonie n° 6 (1923) fait jaillir les sonorités diaphanes de ses textures entremêlées en une souplesse aérienne, sous la baguette féline de Mikko Franck. Le chef est ici plus à son avantage, en un style sans ostentation et d'une précision redoutable, notamment en fin de premier mouvement, aux silences ostensiblement marqués. « *L'eau pure* » décrite par Sibelius ne s'écoule pas sans nuages, ce que confirment les sonorités parfois morbides recherchées à la harpe ou à la clarinette basse. Si Franck se montre plus généreux pour faire chanter ses pupitres de cordes à l'unisson (les violoncelles surtout), il n'évite pas quelques raideurs au II, avant de se ressaisir dans les deux derniers mouvements, d'une hauteur de vue sidérante de clarté, entre excellence des vents et cordes volontairement dépouillés. Seuls les cors un rien trop sonores viennent quelque peu gâcher la fête, de même que des verdeurs audibles dans la Symphonie n° 7 (1924), qui suit.

En dehors de cette réserve, l'ensemble des instrumentistes se montrent à la hauteur de la lecture tout en relief de Mikko Franck, qui s'éloigne de l'épure en *legato* préférée par un Karajan, par exemple. En maître des transitions, le chef finlandais est ici en son jardin, en se jouant des multiples changements d'atmosphère, sans surcharger le propos. De quoi achever ce cycle par un triomphe public mérité et nous laisser espérer (qui sait ?) une intégrale des poèmes symphoniques de Sibelius : un jardin secret cultivé par le compositeur tout au long de sa carrière, à bien des égards tout aussi passionnant que ses symphonies.

CRITIQUE, concert. PARIS, Maison de la Radio, le 12 avril 2023. SIBELIUS : Symphonies 5, 6 et 7. Orchestre philharmonique de Radio France, Mikko Franck (direction musicale). A l'affiche de la Maison de la Radio, le 12 avril 2024. Photo : ...

VIDÉO : Teaser des Symphonies 1 & 2 de Jean Sibelius par Mikko Franck et l'Orchestre Philharmonique de Radio France

CRITIQUE, concert. NANTES, La Cité des Congrès, le 2 avril

2024. BEETHOVEN / SIBELIUS. Orchestre National des Pays de la Loire / Leif Ove Andsnes (piano), Eivind Gullberg Jensen (direction).

C'est à une soirée placée sous le signe de la Scandinavie que l'Orchestre National des Pays de la Loire convie son fidèle public de mélomanes nantais, dans l'écrin de son siège historique de la Cité des Congrès de Nantes – avant de donner le même concert à Angers (les 4&7), et Cholet (le 6). En effet, tant le choix des oeuvres que celui des artistes réunis ce soir ont trait à cette partie septentrionale de l'Europe, avec d'abord une courte pièce (« *Nachruf* ») du compositeur norvégien Arne Nordheim (1931-2010), donnée en tour de chauffe, sauf que la pièce affiche une tristesse absolue, sous la forme d'une longue plainte désolée que l'on peut affilier au dernier mouvement de la 9ème *Symphonie* de Mahler, et remarquablement dirigé par son compatriote Eivind Gullberg Jensen, le grand chef norvégien. Il est d'ailleurs rejoint juste après par un autre compatriote, le pianiste *star* Leif Ove Andnses, pour une exécution du célébrissime 5ème *Concerto pour piano* (dit "L'Empereur") de Ludwig van Beethoven, seule "incartade" à cette soirée

“nordique”.



La dénomination grandiloquente de ce concerto en a fait, aux cours de sa carrière, une œuvre emblématique pratiquement incontournable de la démonstration ardente du déclamatoire fait piano. Mais le pianiste norvégien semble ici vouloir tourner le dos à ce “cliché” facile et devenu traditionnel pour donner une lecture plus poétique, plus intérieure de l’œuvre de Maître de Bonn. Chassées les lourdeurs appuyées, estompées les attaques martelées, reléguées les découpes hachées. Dans sa conception, il met en avant le lyrisme, le legato donnant à son discours musical une finesse, une clarté, une poésie jusqu’ici rarement entendue dans ce concerto. A la tête d’un ONPL dans une forme olympique, le chef apparaît visiblement conquis et en phase avec la personnalité charismatique et le jeu poétique du pianiste, lui laissant le soin de modeler les nuances de son orchestre. Avec une grande

et belle écoute, le chef se borne surtout à colorer la phalange nantaise en la conduisant vers le chant du piano dans de subtils *diminuendi* pour ne pas briser la ligne mélodique.

En seconde partie de soirée, place à la finalement assez rare **Première Symphonie** de **Jean Sibelius** (1865-1957). L'opus 39 de Sibelius est l'oeuvre d'un jeune compositeur de 34 ans qui achève son premier opus symphonique début 1899, suscitant une admiration telle qu'il obtient une rente de l'état finnois à vie. Déjà dans la forme classique de ce premier coup de génie, s'affirment des ruptures de ton, des éclairs romantiques fulgurants qui bousculent l'écoulement tranquille. Déjà dans l'*Adagio* initial (premier volet du mouvement I, précédant l'*Allegro energico*), l'ONPL fait valoir de superbes effets de timbres, emblèmes d'une orchestration raffinée et puissante. Au tout début de la *Symphonie*, la clarinette, au tragique pastorale, d'une intense dignité, chante les souffrances et l'éternité inatteignable de la Nature. Le chef creuse tout ce qui rend à cette partition princeps, sa profondeur et son introspection : cordes exaltées, bois parfois âpres (bassons), *tutti* tendus, vitalité ardente... **Eivind Gullberg Jensen** prend à bras le corps l'activité primitive des éléments qui semblent traverser les pupitres en élans faussement incontrôlés. L'*Andante* (« *ma non troppo lento* ») est articulé avec une rondeur mordante, une belle sincérité qui vient elle aussi des replis du cœur, telle une chanson ancienne qui fait vibrer le sentiment d'une nature enchantée. Ce qui est le plus prenant ici, c'est le sentiment d'une tragédie en cours, celle d'une nature sacrifiée et pourtant d'une ineffable beauté. Cette vision, tragique et épique, prend corps dans les fabuleux arpèges des cordes, bouillonnants et éperdus à la fois. Le *Scherzo* est abordé pour ce qu'il est : une scansion et une frénésie superbement mécanique, dont la verdure ici captive. Enfin, à la façon d'une rhapsodie (« *quasi una fantasia* »), le *Finale* en mi mineur cumule les contrastes de rythmes et de caractères avec une irrépressible énergie, celle d'une conclusion enfin énoncée qui délivre sa vérité comme la clé

d'un rébus enfin résolu.

Devant la *maestria* de la conduite de cette incroyable *Première Symphonie*, le public nantais ne s'y trompe pas et fait un triomphe au chef, de même qu'aux fabuleux instrumentistes de l'ONPL – dont il peut légitimement être fier !

CRITIQUE, concert. NANTES, La Cité des Congrès, le 2 avril 2024. BEETHOVEN / SIBELIUS. Orchestre National des Pays de la Loire / Leif Ove Andsnes (piano), Eivind Gullberg Jensen (direction). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Klaus Makelä dirige la Première Symphonie de Jean Sibelius à la tête du Philharmonique de Radio France

**LILLE, Orchestre National.
SIBELIUS (Symphonie n°2).
Alexandre Bloch, direction.
Jeudi 19 octobre 2023, 20h**

Somptueuse programmation pour ce concert qui met à l'honneur l'un des compositeurs fêtés par le National de Lille lors de la nouvelle saison 2023- 2024 : **Jean Sibelius**, le plus grand symphoniste au début du XXè, à l'égal des Français Ravel et Debussy, mais aussi de Richard Strauss et de Gustav Mahler. Le

souci du développement formel dans le sens d'une épure de plus en plus manifeste se réalise chez Sibelius, partisan de la nuance essentielle plutôt que du bavardage spectaculaire.

nouvelle saison 2023 – 2024
de l'ON LILLE
Orchestre National de Lille

FOCUS 1 SIBELIUS

La Symphonie n°2 marque le début d'un cycle Sibelius par **l'Orchestre National de Lille**. Fresque sonore éblouissante, propre à galvaniser l'auditoire, la Symphonie n°2, créée en 1902, quand Debussy produit son Pelléas révolutionnaire à l'opéra, soulève un enthousiasme immédiat qui fait de Sibelius, un héros national. S'y concentre et exulte une énergie primaire (le Finale au souffle dyonisiaque), dans une orchestration brillante propre à Sibelius ; de quoi exalter les partisans de l'indépendance de la Finlande alors occupée par les russes.

En première partie, le chef **Alexandre Bloch** confirme ses

affinités avec Bartók – on l’a remarqué lors de la pandémie où il a réalisé avec les musiciens lillois une excellente lecture du Concerto pour orchestre, Alexandre Bloch joue le Concert pour alto, partition plus rare au concert, composée en 1945 aux USA et laissée incomplète par la mort de l’auteur. Son fils en permet l’achèvement. Ainsi le dédicataire, William



Primrose, peut-il en assurer la création à Minneapolis sous la direction d’Antal Dorati. La partition redoutable d’une ivresse rhapsodique (finale conçu comme un mouvement perpétuel à la hongroise, vif et fugace) exploite toutes les ressources de l’instrument aux timbre chaud et sombre, y compris dans le mouvement central (adagio religioso) qui captive par sa suspension méditative. Bartok y dévoile un travail particulier sur le timbre « sombre et plutôt masculin » de l’alto, ici en contraste avec la parure transparente de l’orchestre.

Le Concerto expose les couleurs rugueuses et sensuelles, brillantes et mordante d’un instrument qui chante l’âme humaine, au même titre que le violon et le violoncelle. Le chef et les instrumentistes du National de Lille viennent de publier un enregistrement discographique avec le soliste de ce soir, **Amihai Grosz**, altiste principal du prestigieux Orchestre Philharmonique de Berlin.



Photo ci dessus : Alexandre Bloch © Ugo Ponte

Jeudi 19 octobre 2023 – 20h

Lille, Nouveau Siècle – Auditorium Jean-Claude Casadesus

BARTÓK & SIBELIUS

Les couleurs chaudes de l'alto et la force galvanisante d'une
symphonie !

[Tarif 1] / ± 1h10 sans entracte

Réservez vos places directement sur le site de l'ON LILLE /

Orchestre National de Lille :

https://www.onlille.com/saison_23-24/concert/bartok-sibelius/

AUTOUR DU CONCERT

19h – Conférence Cycle Sibelius par Camille de Rijck

Architecture pulsionnelle



□ Composée en février et mars 1901, après son poème symphonique □ Finlandia, la **Deuxième Symphonie** en ré majeur, opus 43, est le plus connu des opus symphoniques de Sibelius, conçue lors d'un séjour en Italie à Rapallo. Les partisans de l'indépendance la considèrent rapidement comme un chant nationaliste (en particulier grâce à son chant triomphal obtenu après une lutte âpre qui requiert toutes les ressources des instrumentistes), qui sur le plan des caractères et des

climats, se montre comme la Première Symphonie, résolument romantique. □ Pourtant, le compositeur y déploie déjà cette tentation de l'éclatement organique, composé d'une multitude d'épisodes et de micro climats, brossant un paysage exceptionnellement palpitant du motif.

On a tôt fait d'étiqueter la **Deuxième Symphonie** comme l'ultime volet d'une période « classique », or dans son développement, l'oeuvre déroute à plus d'un titre par la multiplicité des feux que semble allumer un orchestre changeant, instable, aux humeurs fluides et contrastées. A plus d'un titre, on sent que l'auteur pressent la dissolution de la forme. Le Vivacissimo relance davantage la capacité des cordes à vibrer, frappées par une ivresse lyrique irrépressible, expression plus frappante encore de l'oscillation émotionnelle du compositeur.

Ici le chef doit se montrer encore plus audacieux et vertigineux, creusant la disparité des humeurs fulgurantes : c'est une tempête vive, acérée, et finalement dansante qui se résout, avec la réitération du motif du premier mouvement, énoncé aux bois, repris au violoncelle solo, comme le signe d'un souverain contrôle à présent assumé. Chez Sibelius tout tient à ces passages incessants et presque imperceptibles, entre la tension paroxystique et la détente nostalgique en un

motif enfoui, soudainement affleurant. Ce n'est qu'au terme d'un regain de violence et d'énergie radicale, que l'orchestre entonne, presque fanfaronnant son chant de victoire, lui aussi en provenance d'un magma terrien, d'une force et d'une assise chtonienne. Chef et musiciens doivent fouiller jusqu'au tréfonds de leur âme, pour clamer en un chant ivre et définitif, cet élan vertigineux, miracle d'espérance jaillissante.

Précédente ANNONCE CONCERT de l'Orchestre National de Lille :
<https://www.classiquenews.com/lille-orchestre-national-concert-douverture-les-28-et-29-sept-2023-grieg-tchaikovsky-alice-sara-ott-alexandre-bloch/>

Orchestre National de Lille

30 Place Mendès France BP 70119 / 59027 Lille cedex
+33 (0)3 20 12 82 40

Accueil-billetterie : 3 place Mendès France

La billetterie est ouverte au public :
du lundi au vendredi, de 10h à 18h
par téléphone de 10h à 13h et de 14h à 17h30
au 03 20 12 82 40

CD, compte rendu critique : coffret Sibelius edition (14 cd Deutsche Grammophon).

CD, compte rendu critique : coffret Sibelius edition (14 cd Deutsche Grammophon). Le 8 décembre 2015 marque les 150 ans de la naissance du plus grand compositeur finlandais post romantique **Jean Sibelius (1865-1957)**. C'est aussi après Mahler, l'artisan de la plus stimulante épopée symphonique du XXème siècle, aux côtés des Français Debussy et Ravel. Auteur



d'un catalogue resserré porté par une exigence formelle de plus en plus radicale, le symphoniste fait évoluer le langage musical à l'époque de Mahler et après lui : Deutsche Grammophon édite en un coffret événement, l'héritage musical détenu dans ses archives sonore. Une somme incontournable qui souligne l'accomplissement de l'écriture orchestrale pure (7 Symphonies par Bernstein, Okko Kamu et surtout Karajan qui dirige ici les Symphonies 4,5,6 et 7). C'est aussi l'occasion de mesurer l'ampleur poétique de son cycle pour orchestre, chœur et solistes (soprano et baryton) : Kullervo opus 7 (version originale par Jorma Panula, Turku Philharmonic orch), tous les poèmes symphoniques (En saga, Rakastava, Finlandia, l'excellente Chevauchée nocturne et aurore opus 55...), évidemment le Concerto pour violon par Anne Sophie Mutter et André Prévin, sans omettre les subtiles mélodies pour basse et baryton (solistes : Kim Borg et Tom Krause) ; le coffret comprend également la musique de chambre (Quatuor Voix intimes / Voces intime opus 56 (Emerson Quartet) et bien sûr les

musiques de scène dont la Suite Christian II par Neeme Järvi (Gothenburg Symphony Orch), Pelléas et Mélisande opus 46 par Horst Stein et l'Orchestre de la Suisse romande ; les Scènes historiques I et II (opus 25 et 66), Scaramouche et Le Cygne blanc opus 54, surtout les deux Suites de La Tempête (Jussi Jalas, Hungarian State Symphony Orch). Un festival orchestral varié et affûté au service d'un maître de l'écriture symphonique dans la première moitié du XXème siècle. Les amateurs seront comblés, les curieux non encore convaincus, très intéressés et mis en appétit. Coffret « Sibelius édition » , 14 cd Deutsche Grammophon, CLIC de classiquenews.com (livret notice en anglais et allemand).

Contenu du coffret. Aux côtés de l'intégrale des 7 Symphonies dominées par Karajan et son sens du détail et du scintillement orchestral, chacun des 14 cd recèle de nombreuses pépites. Nous mentionnons ici les interprétations qui nous paraissent les plus méritantes, dans un coffret globalement incontournable. **Kellervo** (cd 6) de plus d'1h de durée, enregistré en 1996 jaillit tel un gemme au souffle épique qui est aussi porté par des ondulations psychiques souterraines, ce que la lecture en provenance du fonds Naxos manifeste clairement, affirme la pensée narrative et dramatique de Sibelius. D'autant que la baguette de Jorma Panula ne manque ni de précision et d'une saine vitalité jamais creuse. L'approche tout en soignant l'illustration d'une geste national – ancrée par son sujet et la langue des solistes et du chœur dans les brumes nordiques finnoises sait aussi déployer une formidable tonalité poétique qui outrepassse le propos historique et narratif : le dernier tableau (la mort de Kellervo) est d'abord un superbe poème symphonique aux éclairs choraux d'une profondeur délectable.



Cd 7. En saga (Marriner 1972) fait retentir ce grand souffle naturaliste qui fait de Sibelius le grand chantre de la nature, un poète symphoniste d'une trempe exceptionnelle, orchestrateur millimétré au diapason de son extraordinaire sensibilité instrumentale. Même ciselure et justesse de ton dans le triptyque Rakastava opus 14 (même chef, même année). L'ultra célèbre FINLANDIA par **Neeme Järvi** (1995) rétablit sous le sujet patriote, l'intention et la sensibilité panthéiste du compositeur dont la science instrumentale et le souffle évitent fort heureusement tout académisme : le style houleux et océanique du grand Sibelius s'y déverse avec une sensualité généreuse.

La chevauchée nocturne opus 55 fait toute la valeur du **cd 8** (Järvi, 1995) : le chef toujours inspiré explore à l'envi l'imaginaire sans limite du formidable conteur Sibelius menant tambour battant et avec un souffle haletant sa narration si singulière. L'ouverture Les Océanides déploie un même sens éperdu et lyrique, entre extase et illuminations en série : le feu millimétré de Neeme Järvi décidément très inspiré se montre très convaincant.

Cd 9. Autre argument du coffret le Concerto pour violon par le violon cristallin vif argent d'**Anne-Sophie Mutter** (1995) portée par le geste amoureux de Prévin, lui-même pilote de la Staatskapelle de Dresde : du très grand Mutter.



Le cd 11 a une toute autre pertinence : il révèle l'acuité sibélienne dans le registre chambriste avec point d'orgue **l'excellente lecture par les Emerson du Quatuor opus 56 « Voces intimae »** / voix intimes (opus majeur de la maturité, commencé à Londres, achevé à Paris en avril 1909), fleuron des Quatuor du XXè avec l'apport d'un Janacek (Lettres

intimes) : l'art de la quintessence, de la litote, si présent chez Sibelius fait merveille, dans une langue économe, sobre, précise, affûtée que le Quatuor Emerson (2004) sait articuler avec une vivacité jamais tranchante : vive, sincère, juste (éclaircis introspectifs, à la fois mordants et flexibles de l'Adagio ; sauvagerie aérienne du Scherzo).

L'expérience symphonique, l'une des plus excitantes du XXème, vécue à l'écoute des oeuvres de Sibelius, se poursuit avec les derniers cd de cette intégrale DG où à la diversité des partitions, formellement de mieux en mieux dessinées et structurées, répond le geste de plusieurs sibéliens, chefs désormais reconnus depuis les Bernstein, Karajan à juste titre



légendaires. **Cd 12** : la Suite Roi Christian II opus 27 culmine par son lyrisme radieux d'une opulence instrumentale irrésistible grâce à la direction vive et détaillée, structurée et dramatique, très oxygénée de **Neeme Järvi** (lequel confirme ainsi ses affinités sibéliennes tout au long du coffret : Gothenburg symphony orch., été 1995). De même, le souffle régénérateur et la force tellurique mesurée, toujours dans le sens d'un scintillement instrumental intimiste et panthéiste de Horst Stein demeure anthologique pour les 9 séquences de l'éblouissante fresque pour Pelléas et Mélisande, offrande de Sibelius à l'onirisme de Maeterlinck. Ouverture incandescente, portrait féérique de Mélisande puis sa mort d'un renoncement maîtrisé, entre abandon et accomplissement, sont l'insigne d'un immense sibélien (Orchestre de la Suisse Romande, juin et juillet 1978).



Le cd13 dévoile l'ardente fièvre communicative qui anime l'excellent maestro **Jussi Jalas (1908-1985)** et l'Orchestre d'état Hongrois (ses archives viennent du fonds Decca ici intégré aux bandes DG pour l'exhaustivité de l'intégrale Sibelius 2015 : les Scènes Historiques (2 Suites) opus 25 et 66 ; surtout la musique de scène pour la pièce de Strindberg : Le Cygne blanc (Suite opus 54 – Budapest juin 1975) : que le chef

fait palpiter d'une nécessité intérieure à la fois lumineuse et impérieuse. **Rayonne dans le cd 14**, ultime composante de l'intégrale Sibelius Deutsche Grammophon, les visions à présent bien identifiées et électrisantes des deux chefs parmi les plus sibéliens de ces dernières années, deux tempéraments qui demeurent les piliers de cette intégrale : **Neeme Järvi et Jussi Jalas**. Le premier sait exprimer toute l'ivresse suspendue des deux Valses triste (opus 44) et romantique (opus 62b) quand le second marque les esprits par un sens prodigieux de l'intensité et de l'incandescence pour les deux Suites de La Tempête opus 109, musique de scène pour la pièce de Shakespeare dont Sibelius fait surgir ce fantastique enchanté d'une totale séduction (dont l'enchantement inquiétant de la chanson d'Ariel entre autres..., enregistrement de 1971). Coffret événement, élu CLIC de classiquenews d'octobre 2015.

Cd coffret. Compte rendu critique, Sibelius edition (14 cd Deutsche Grammophon).

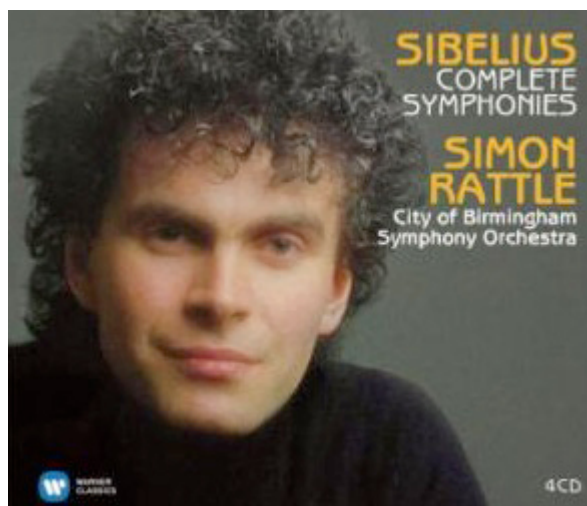
Symphonies 1 à 7, Kullervo, En saga, Karelia Suite, Rakastava, Finlandia, Chevauchée nocturne, Luonnotar, Les Océanides, Tapiola, Concerto pour violon, mélodies, Quatuor Voces Intimae, Talvikuva, Suite Roi Christian II, Palléas et Mélisande, Scènes Historiques, La Tempête... Anne-Sophie Mutter, Neeme Järvi,



Jussi Jalas, Okko Kamu, Leonard Bernstein, Herbert von Karajan. 14 cd deutsche Grammophon 00289 479 5102. CLIC de classiquenews octobre 2015.

Jean Sibelius : Intégrales des Symphonies – complete symphonies (Simon Rattle, City of Birmingham symphony Orchestra / 4 cd Warner classics).

Jean Sibelius : Intégrales des Symphonies – complete symphonies, Les Océanides, Opus 55 (Simon Rattle, City of Birmingham symphony Orchestra / 4 cd Warner classics). Formidable travail de Rattle à la fin des années 80 et au début des années 90, soit en plein boom du compact : les instrumentistes du Symphonique de Birmingham (City of Birmingham symphony Orchestra), manifestement galvanisés par leur directeur musical, atteignent une cohérence d'approche, une qualité et une unité technique phénoménale qui à l'épreuve des climats et atmosphères d'un Sibelius méditatif, philosophe, panthéiste permettent d'égaler les meilleures phalanges européennes et américaines. Le cd 1 est une immersion sans réserve ni



hésitation d'aucune sorte dans le grand bain trépidant de la texture sibélienne (premier mouvement tellurique et fracassant): cosmogonie orchestrale au diapason de la nature océan dont la vitalité, l'ivresse symphonique est magistralement comprise par le chef. Son irrépressible urgence, affirmation de la volonté et d'une pulsion viscérale ancrée, qui s'expose et se développe sans retenue mais avec beaucoup de finesse et de réflexion dans l'équilibre des pupitre (cordes / cuivres) s'affirme nettement. Le cd 2 est en ce sens des plus emblématiques d'une compréhension intuitive et instinctive plus que convaincante, électrisante : la Symphonie n°2 est son appel furieusement énergique à l'hédonisme païen, la 3 qui suit, à la fois plus intérieure et mahlérienne, quoique aussi dansante et échevelée que sa précédente, suffit à mesurer l'engagement de l'orchestre britannique dont Simon Rattle fait une formidable machine sensible où triomphent l'unisson aérien des cordes, l'éclat des bois et des vents, la tension colorée et chaude des cuivres, le tout magnifiquement structuré, dans un équilibre toujours clair des pupitres.

Formidable Symphonique de Birmingham

Rattle outrageusement sibélien

Au delà de la performance instrumentale et orchestrale, c'est aussi le geste impérialement organique du chef qui restituant au cycle, son unité intérieure, sa cohérence trépidante, le souffle des éléments où s'inscrit le chant de la



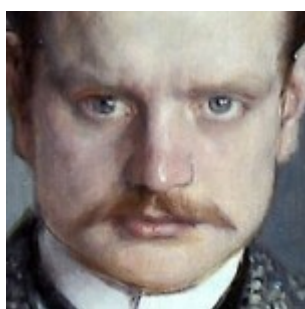
nature, – massif des forêts et masse maritime-, s'affirme au sommet de la discographie. Si Karajan n'aborda les Symphonies de Sibelius que partiellement, Rattle nous offre ici une intégrale qui a compté pour sa maturité de musicien et aussi dans l'histoire de la formation de Birmingham, appelée à se dépasser littéralement. Le résultat est d'une finesse irrésistible : s'y impose la lumière et la présence concrète des frondaisons comme de la houle, comme la sensualité méditée de l'instrumentation de Tchaïkovski, de Mahler avec ce sentiment tragique et lyrique qui sont spécifiques et sans égal. Ajoutons dans un crescendo dont Sibelius a le secret dans la diffraction de la texture instrumentale, ce sentiment d'émerveillement pour la nature tel qu'il transparait par exemple dans la formidable ouverture ou poème symphonique Les Océanides couplé avec la Symphonie n°1. Quelle leçon de symphonisme mesuré, nuancé, d'une transparence hédoniste magistrale.

Scintillant, poétique et poète même, Rattle nous livre un Sibelius enchanté, habité, voire halluciné : la matière épurée de la 7ème Symphonies avec ses textures sourdes et allusives des cuivres puis des cordes, gravissant la montagne vers l'éblouissement final, est bouleversante. Rattle joint l'excellence technicienne et la justesse de l'intention.

Et la totalité du cycle, est de la même eau ; c'est un accomplissement qu'il ne faut pas négliger dans toute discographie de Sibelius. A moins de 20 euros, ce coffret réédité est incontournable et doit figurer dans toute discothèque du symphoniste averti.

CD, coffret. Intégrale CLIC de classiquenews. Sibelius: Complete Symphonies : 1-7. Les Océanides, opus 55. City of Birmingham symphony Orchestra. Sir Simon Rattle (4 cd Warner classics 0825646198788). Réédition événement.

Sibelius 2015 : 150ème anniversaire de la naissance



Dossier Jean Sibelius (1865-1957). *Portrait pour le 150 ème anniversaire de sa naissance (le 8 décembre 1865), classiquenews honore le génie du finlandais Jean Sibelius. L'oeuvre de Sibelius dépasse la stricte recherche formelle d'un créateur parmi les plus exigeants.*

D'autant plus soucieux du développement qu'après Mahler, il faut nécessairement poursuivre la recherche et le défrichage sans la répétition ... ni le piétinement. Sibelius est aussi un compositeur national (non pas nationaliste) dont évidemment le poème Finlandia (1899) incarn e à l'aube du nouveau siècle, et au moment des mouvements pour l'indépendance de la Finlande vis à vis de la tutelle russe, une manière d'étendard patriotique. Un manifeste esthétique et politique, et un acte de foi partagé par toute une nation opprimée. Contemporain de Mahler et de Scriabine, Sibelius fait entendre sa voix symphonique, ivre, lyrique, panthéiste, développée à la faveur d'une volonté critique exigeante et pourtant jamais diminuée. C'est l'un des Symphonistes européens les plus puissants et originaux du début du XXème siècle.

Compositeur officiel de l'Etat finnois (créé en 1917), Jean Sibelius

est surtout un défricheur et un expérimentateur. Pour autant, inspirée par les légendes finlandaises ou pas, sa quête de perfection formelle n'échappe pas à d'intenses et régulières crises



d'inspiration. Beethoven, Debussy, Bartok, Bruckner sont ses maîtres... Jusqu'à 1929, Sibelius compose quasi sans relâche, puis se referme dans une solitude de plus en plus âpre et sans production à Järvenpää, dans la maison nichée au coeur du motif naturel (Ainola), et qui porte le nom de son épouse, Aino. Si l'on ajoute au corpus symphonique, son oeuvre de jeunesse la Kullervo-Symphonie (1892), Sibelius nous laisse 8 symphonies (la Symphonie n°7 est créée en 1924), portée par une volonté inextinguible, irradiante, lumineuse, d'une activité sans trêve, dont les meilleurs chefs savent exprimer l'unité et la cohérence de l'architecture comme les très subtiles interactions organiques. En plus de nombreux poèmes d'après les légendes de son pays, des non moins musiques de scène, le compositeur a laissé un Concerto pour violon d'autant plus inspiré qu'il était lui-même violoniste. Le principe de croissance thématique, opposé à celui plus traditionnelle de sonate classique, semble marquer les oeuvres sibéliennes. Chaque symphonie est un nouveau défi, une nouvelle interrogation. Et l'écriture se fait d'oeuvre en oeuvre, de moins en moins démonstrative, de plus en plus synthétique, essentielle ; elle ne dit pas la vie, elle l'exprime au cœur de son mystère... Sibelius est un visionnaire et prophète qui habité par le sens de sa propre destinée souhaite l'inscrire dans le tout universel et l'éternelle nature. C'est un humaniste panthéiste.



□□**L'idée musicale : les 7 symphonies de Sibelius.** Figure nationale, gratifiée d'une pension allouée par l'Etat finlandais pour qu'il compose sans souci de revenu, le compositeur Jean Sibelius nous laisse un corpus symphonique (7 symphonies) de première importance qui dans le sillon de Beethoven, Bruckner, Tchaïkovski trouve une place légitime. Taxée d'illustration pastorale, et parfois de bavardage un brin anecdotique, qui n'atteint pas au souffle malhérien, à son aspiration spirituelle, l'oeuvre orchestrale

de Sibelius dépasse pourtant la seule évocation contemplative et méditative de la nature scandinave. A l'opposé de ses poèmes symphoniques d'inspiration nettement folklorique et légendaires, de Finlandia, l'oeuvre emblématique qui le fait connaître sur la scène européenne, les Symphonies sibériennes interrogent la forme et l'écriture, dévoilent la force d'une génie inquiet, audacieux, analytique, expérimental.

Le cycle global s'étend de 1899 à 1924 (pour ce qui est des dates de création de chacune d'elles), et correspond donc aux événements les plus essentiels de l'histoire finnoise: occupation russe, indépendance à partir de 1917. La musique de Sibelius, à la fois tragique et émerveillée, exprime les contradictions et les élans pluriels d'une jeune nation en quête de reconnaissance, d'identité, d'affirmation, d'émancipation. Bien que reconnu à sa juste mesure dès son vivant, Sibelius reste un loup solitaire, reclus dans sa villa atelier à Järvenpää où à partir de 1929, le silence total et l'absence de nouvelles partitions, font place désormais à une vie qui fut dédiée à la construction de l'oeuvre. Car sous le masque de la fierté et d'une certaine adulation de la grandeur finlandaise, son oeuvre exprime surtout la quête personnelle d'un homme soucieux, occupé par la forme et l'idée musicale, critique envers lui-même, d'une infatigable exigence sur le

sens et la finalité de la musique.



Jean Sibelius : Les Symphonies n°1 à 7 (1899-1924)



Symphonie n°1 en mi mineur opus 39 (1899)□.

Amorcée en 1898, la partition est contemporaine de la décision du gouvernement finlandais d'allouer au compositeur une rente qui se transformera avec la confirmation de son génie musical comme une pension à vie. A

34 ans, Sibelius élargit la trame classique de superbes éclairs romantiques, contrastes, ruptures, effets saisissants des climats opposés, passant de l'un à l'autre en un choc vertigineux... La partition est créée à Helsinki, le 16 avril 1899 sous la direction du compositeur.

Plan: Adagio-Allegro, Andante, Allegro, Finale. Les recherches de couleurs et d'instrumentation se révèlent puissantes et originales (solo de clarinette, mélancolique et presque glaçant, puis solo de violon, lunaire, dans le premier mouvement, bruissement céleste des harpes dans le dernier mouvement...). L'oeuvre souligne combien Sibelius était fervent admirateur de Debussy, moins de Wagner, recherchant la subtilité des alliages de timbres. Mais en maître de l'économie, voire de l'épure, qui n'aime pas les développements, le compositeur contrarie souvent l'ordre et le fil logique d'une réexposition, pour conclure, comme ici, de façon énergique et brutale.

Symphonie n°2 en ré majeur opus 43 (1902). □

Composée en février et mars 1901, après son poème symphonique Finlandia, la Deuxième Symphonie est la plus connue, conçue lors d'une séjour en Italie à Rapallo. Les partisans de l'indépendance la considèrent rapidement comme un chant nationaliste, qui sur le plan des caractères et des climats se montre comme la Première Symphonie, résolument romantique.

Plan: Allegretto, andante, vivacissimo, finale. Sibelius ouvre sur une forme flottante, irrésolue, fragmentée, mais étonnamment chantante, pleine d'une ivresse nostalgique et

pastorale. La vivacité s'exprime avec plus d'évidence encore dans le vivacissimo, qui est un scherzo nerveux et agité. Sans pause, le finale qui est enchaîné, semble organiser la puissance et le flux précédemment développés en une exultation croissante. Avec la Deuxième Symphonie, Sibelius ferme le chapitre des oeuvres "classiques et romantiques ». Les opus suivants révèlent une évolution de l'écriture portée sur l'expérimentation et l'originalité, rompant résolument avec une forme nettement moins explicite et narrative.



Symphonie n°3 en ut majeur opus 52 (1907)□.

Initiée en 1904, le cycle symphonique suivant connaît une longue gestation. D'autant que Sibelius compose aussi, Pelléas et Mélisande, entre autres. Le compositeur en dirige la création le 25 septembre 1907 à Helsinki.

L'inspiration n'est ni clairement nationaliste ni romantique. La sobriété voire l'épure et l'introspection sont ses partis pris. Sibelius abandonne une certaine lourdeur et densité de la texture pour plus de transparence, d'élévation. En une vision tournée vers la lumière, il semble mieux structurer l'architecture. Déjà s'y amorce la volonté de résumer, fusionner, synthétiser. Plus que trois mouvements, au lieu des quatre traditionnels.

Plan: Allegretto moderato, Andantino con moto, quasi allegretto, finale. Les cordes portent les espoirs du compositeurs et dialoguent avec les bois avec netteté et tendresse. Le Finale dévoile toute l'invention d'un Sibelius éblouissant dans ses options d'orchestrateur, poète des étagements et des alliages entre cordes, cuivres et groupes des bois et des vents: ici, se superposent l'obstination rythmique beethovénienne et, en seconde eau, une matrice coulante wagnérienne. La partition est un chef-d'oeuvre de subtilité, de disparité contrôlée des timbres et des

associations de couleurs, sans dilution. La conclusion suit le même chemin audacieux, hors des schémas classiques: césure nette, voire déconcertante.

Symphonie n°4 en la mineur opus 63 (1911). □La partition affirme davantage la volonté de rupture amorcée avec la Troisième Symphonie, et même, elle exprime une crise personnelle et artistique chez Sibelius qui a subi une opération éprouvante, après diagnostic d'un cancer de la gorge (1908). Plus critique que jamais sur son oeuvre et sur le milieu musical contemporain, le compositeur s'inscrit contre la modernité contemporaine, souvent bavarde (Strauss). Contre une conception mahlérienne, universelle voire cosmique, la symphonie sibélienne se concentre sur l'équilibre et la pureté essentielle de la forme et du schéma structurel. Les quatre mouvements confinent à l'épure, la synthèse..., contradictoirement au plan classique et à l'héritage des anciens, à l'implicite, voire à l'indicible. D'ailleurs, trop repliée sur elle même, sans développement prévisible et facilement identifiable, la partition de la Quatrième, trop énigmatique, lors de sa création en 1911 à Helsinki (3 avril) suscite déception, froideur déconcertée. Mais Toscanini convaincu par sa vérité et son éloquente profondeur, en sera un apôtre zélé aux Etats-Unis.

Plan: Tempo molto moderato, quasi adagio: introduction sombre et grave qui convoque les mystères et l'étrange et davantage, la vibration d'un autre monde. L'impression de solitude et d'approfondissement introspectif est porté par le violoncelle solo. Dans le troisième mouvement, Il tempo largo, qui suit l'allegro molto vivace, Sibelius pousse plus loin la peinture en un paysage dévasté, archaïque et même primitif où prime le caractère de l'étrange et du nouveau, non sans tensions et questions irrésolues. Ce que confirme l'ultime mouvement qui installe le climat de la dissonance, de la gravité voire de

l'amertume.



Symphonie n°5 en mi bémol majeur opus 82 (1915)□. Créée dans sa version originale (cinq mouvements), le 8 décembre 1915, jour anniversaire des 50 ans du compositeur, la Cinquième

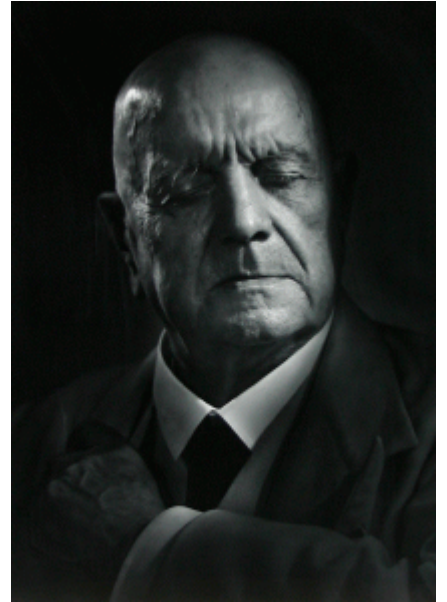
Symphonie est rapidement remaniée, sans que Sibelius trouve une forme pleinement satisfaisante. Finalement, il jugera le manuscrit définitif lors de sa publication en 1919 (en trois mouvements). Contemporaine de la Révolution russe et donc de l'indépendance de la Finlande, la partition souscrit à un lyrisme lumineux, rompant avec les deux Symphonies précédentes (n°3 et n°4, déconcertantes et foncièrement personnelles).

Dès le premier mouvement (Tempo molto moderato) se confirme l'état d'ivresse et de lyrisme conquérant du héros victorieux, affirmant un équilibre d'autant plus significatif que la Symphonie n°4 semblait l'exclure. L'andante mosso, quasi allegretto brosse les détails d'un paysage arcadien où se love l'émerveillement du compositeur sur le motif naturel. (l'exaltation et le sentiment d'ivresse printanière demeurent les caractères principaux de la Symphonie). Le Finale (Allegro molto) est le plus irrésistible des trois volets de ce tryptique triomphal: les bois mis en avant chantent la beauté hypnotique de la nature et les dernières proclamations des tutti finaux, énoncés, détachés comme suspendus (6 au total), expriment une dernière nostalgie avant la conclusion. Une fin vécue en pleine conscience, qui résonne comme une délivrance et un espoir; vivifié par l'énoncé assumé, réalisé d'une aube régénératrice. Celle ci clairement exprimée par la volure des cors célestes, le scintillement des cordes, la jubilation / épiphanie des bois (dont surtout les hautbois associés souvent aux flûtes) annonce les climats tout aussi suspendues de la

7ème ultime offrande sibélienne. La parenté des deux opus est à approfondir (mise en avant dans l'intégrale Rattle d'ailleurs). Proche de la 7ème, la 5ème offre un art de la transition entre les séquences d'une efficacité semblable. L'opus 82 participe à la conception de la Symphonie fusionnée en un seul mouvement.

Symphonie n°6 en ré mineur opus 104 (1923)□. Amorcée dès 1919, au moment où Sibelius met au propre la dernière version (tripartite) de sa Cinquième Symphonie, la Sixième est produite sur quatre années, et créée le 19 février 1923 à Helsinki. Retour à l'épure et à la concision d'une "eau pure", parfaitement modale, dans le souvenir vénéré de Palestrina. Mais sous l'apparente douceur, règne l'imminence des orages sourds. En quatre mouvements, la Sixième est l'une des plus courtes symphonies écrites par Sibelius (moins de 30 minutes). Plan: après l'Allegro molto moderato (développé sur un seul thème: pas de second sujet comme d'ordinaire dans le plan sonate), Sibelius imagine son deuxième mouvement "allegro moderato", comme un épisode lunaire, intime, totalement introspectif. Enfin après "Poco vivace" (plutôt bref, moins de trois minutes, d'une nervosité syncopée et tendre), le Finale construit en rondo sur quatre épisodes, est le mouvement le plus libre, avec l'expression d'une hypersensibilité qui semble trouver difficilement le fil de son équilibre. La fin entre transparence et fragilité exprime une inquiétude, le sentiment profond d'une certaine impuissance ? Les ruptures de climats, les fragmentations des rythmes, la science de l'orchestration atteignent un nouveau sommet.

Symphonie n°7 en ut majeur (1924). □Créée à Stockholm dès le 24 mars 1924, la dernière symphonie de Sibelius ne sera entendue du public finlandais qu'en 1927. En un seul mouvement, elle pourrait s'apparenter à une fantaisie symphonique, mais son développement d'une irrépressible croissance organique, traversée par un souffle depuis son début, porte les ultimes recherches du compositeur, qui fusionne tous les mouvements en un seul. Et de façon génial. La hauteur de l'inspiration qui s'y déploie, de façon noble et sereine, a conduit le chef Serge Koussevitsky à nommer Sibelius, de Parsifal Finlandais. Le sentiment de majesté est induit par les trombones, instruments phares de la partition. C'est une élévation progressive, continue qui traverse au-dessus des cimes, nuages, épisodes plus sombres et déséquilibrés, puis se réalise dans la pleine sérénité. Sibelius y conçoit une orchestration des plus fines (flûtes, hautbois, bassons...). Porteuse de visions d'illuminations personnelles, la partition devait être suivie d'une huitième Symphonie. Mais le compositeur détruira les amorces de la nouvelle construction, pour ne laisser en guise de testament musical, que sa septième et dernière Symphonie.





Le Concerto pour violon de Sibelius en ré majeur est assurément son oeuvre phare. Etant devenu l'un des sommets de l'écriture violonistique, retenu par les plus grands concertistes, il s'est imposé naturellement auprès du public.

L'opus 46 en ré majeur fut composé en 1903 et, après révision, créé sous la direction de Richard Strauss en 1905 à Berlin. L'oeuvre est contemporaine de l'installation du compositeur dans la villa "Ainola", à Jarvenpaa, en pleine forêt, à 30km d'Helsinki. Longtemps minimisé en raison d'une apparente et "creuse" rigueur, le Concerto s'imposa néanmoins en raison des difficultés techniques qu'il exige du soliste. Mais en plus de sa virtuosité exigeante, le Concert de Sibelius demande tout autant, concentration, intériorité, économie, justesse de la ligne musicale. Autant de qualités qui se sont révélées grâce à la lecture des plus grands violonistes dont il est devenu le cheval de bataille. D'une incontestable inspiration lyrique néo-romantique, la partition développe une forme libre, rhapsodique, même si elle respecte la traditionnelle tripartition classique en trois mouvements: allegro moderato, adagio di molto, finale. Même si l'inspiration naturelle, panthéiste, du compositeur s'exprime avec clarté, en particulier d'après le motif naturel des forêts de sa Finlande natale, les souvenirs enrichissent aussi une imagination personnelle et intime. A ce titre, le deuxième mouvement pourrait convoquer les impressions méditerranéennes vécues pendant son séjour en Italie.

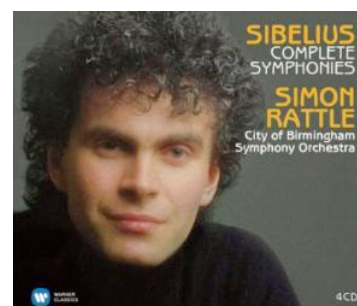
discographie 2015

Retrouvez ici **les sorties discographiques** incontournables parues ou rééditées en 2015 pour les 150 ans de Sibelius



Jean Sibelius : Intégrales des Symphonies – complete symphonies, Les Océanides, Opus 55 (Simon Rattle, City of Birmingham symphony Orchestra / 4 cd Warner classics).

Formidable travail de Rattle à la fin des années 80 et au début des années 90, soit en plein boom du compact : les instrumentistes du Symphonique de Birmingham (City of Birmingham symphony Orchestra), manifestement galvanisés par leur directeur musical, atteignent une cohérence d'approche, une qualité et une unité technique phénoménale qui à l'épreuve des climats et atmosphères d'un Sibelius méditatif, philosophe, panthéiste permettent d'égaler les meilleures phalanges européennes et américaines. Le cd 1 est une immersion sans réserve ni hésitation d'aucune sorte dans le grand bain trépidant de la texture sibélienne (premier mouvement tellurique et fracassant): cosmogonie orchestrale au diapason de la nature océan dont la vitalité, l'ivresse symphonique est magistralement comprise par le chef. Son irréprouvable urgence, affirmation de la volonté et d'une pulsion viscérale ancrée, qui s'expose et se développe sans retenue mais avec beaucoup de finesse et de réflexion dans l'équilibre des



pupitre (cordes / cuivres) s'affirme nettement. Le cd 2 est en ce sens des plus emblématiques d'une compréhension intuitive et instinctive plus que convaincante, électrisante : la Symphonie n°2 est son appel furieusement énergique à l'hédonisme païen, la 3 qui suit, à la fois plus intérieure et mahlérienne, quoique aussi dansante et échevelée que sa précédente, suffit à mesurer l'engagement de l'orchestre britannique dont Simon Rattle fait une formidable machine sensible où triomphent l'unisson aérien des cordes, l'éclat des bois et des vents, la tension colorée et chaude des cuivres, le tout magnifiquement structuré, dans un équilibre toujours clair des pupitres. [LIRE la critique intégrale du coffret SIBELIUS : complete symphonies by Sir Simon Rattle \(intégrale des Symphonies, 4 cd Warner classics\)](#)



CD. Coffret événement. Sibelius : the Symphonies, remastered edition (Leonard Bernstein, 1960-1966, 7 cd Sony classical.



Leonard Bernstein, – comme c'est le cas de Mahler, est le premier chef à s'intéresser spécifiquement aux Symphonies de Sibelius : voici réédité en version remastérisée,

le cycle des 7 Symphonies du compositeur finnois, première intégrale enregistrée au disque par le maestro quadragénaire (Bernstein est né en 1918). L'épopée visionnaire et fondatrice de Leonard Bernstein pour l'intégrale des Symphonies de Sibelius, en complicité avec le Philharmonic de New York, remonte à mars 1960 (7ème en état d'incandescence instrumentale : certainement le point le plus avancé de sa réflexion sur la texture et le sens de l'écriture sibélienne) et jusqu'à mai 1967 (6ème). C'est la première intégrale de

l'histoire du disque.

En vérité, la connaissance de Bernstein et son amour pour  le Finnois remontent à beaucoup plus loin. Assistant à Tanglewood du même Koussevitzky, le jeune Bernstein des années 1940 apprend auprès de son maître, une maîtrise orchestrale inédite et aussi un goût spécifique pour les symphonistes du XX^e. Ecartant Richard Strauss, il s'engage logiquement pour Gustav Mahler (prolongeant l'oeuvre de Bruno Walter) et surtout se passionne avec un zèle d'une juvénile ardeur pour le catalogue sibélien. Les 7 Symphonies de ce coffret en témoignent, de surcroît dans une prise de son remastérisée qui dévoile tout ce travail sur l'équilibrage des pupitres et le choix des tempo, d'un mouvement à l'autre, d'une symphonie à l'autre. Dès 1960, dans la 7^{ème}, Bernstein opte pour une vision élastique et versatile des tempo selon les mouvements : ralentissant volontiers pour mieux accuser la profondeur poétique des atmosphères (comme dans l'Adagio étiré de la 2^{ème} ; introspection étale – trop?-, dans le Finale de la 4^{ème} de 1909), tout en assurant la continuité et le jeu des correspondances organiques d'une séquence à l'autre. Bernstein assure la vision de l'architecte tout en ciselant des détails d'ornementation ou d'orchestration saisissant de finesse. [LIRE notre compte rendu critique complet du coffret Bernstein 2015 : remastered edition / The Symphonies \(7 cd SONY classical\)](#)

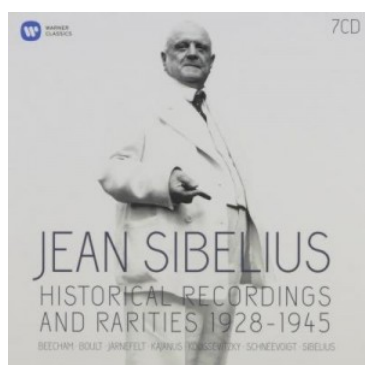


**Coffret Sibelius edition
(14 cd Deutsche
Grammophon).**

Le 8 décembre 2015 marque les 150 ans de la naissance du plus grand compositeur finlandais post romantique **Jean Sibelius (1865-1957)**. C'est aussi après Mahler, l'artisan de la plus stimulante épopée symphonique du XXème siècle, aux côtés des Français Debussy et Ravel. Auteur d'un catalogue resserré porté par une exigence formelle de plus en plus radicale, le symphoniste fait évoluer le langage musical à l'époque de Mahler et après lui : Deutsche Grammophon édite en un coffret événement, l'héritage musical détenu dans ses archives sonore. Une somme incontournable qui souligne l'accomplissement de l'écriture orchestrale pure (7 Symphonies par Bernstein, Okko Kamu et surtout Karajan qui dirige ici les Symphonies 4,5,6 et 7). C'est aussi l'occasion de mesurer l'ampleur poétique de son cycle pour orchestre, chœur et solistes (soprano et baryton) : Kullervo opus 7 (version originale par Jorma Panula, Turku Philharmonic orch), tous les poèmes symphoniques (En saga, Rakastava, Finlandia, l'excellente Chevauchée nocturne et aurore opus 55...), évidemment le Concerto pour violon par Anne Sophie Mutter et André Prévin, sans omettre les subtiles mélodies pour basse et baryton (solistes : Kim Borg et Tom Krause) ; le coffret comprend également la musique de chambre (Quatuor Voix intimes / Voces intime opus 56 (Emerson Quartet) et bien sûr les musiques de scène dont la Suite Christian II par Neeme Järvi (Gothenburg Symphony Orch), Pelléas et Mélisande opus 46 par Horst Stein et l'Orchestre de la Suisse romande ; les Scènes historiques I et II (opus 25 et 66), Scaramouche et Le Cygne blanc opus 54, surtout les deux Suites de La Tempête (Jussi Jalas, Hungarian State Symphony Orch). Un festival orchestral varié et affûté au service d'un maître de l'écriture



symphonique dans la première moitié du XXème siècle. Les amateurs seront comblés, les curieux non encore convaincus, très intéressés et mis en appétit. Coffret « Sibelius édition », 14 cd Deutsche Grammophon, CLIC de classiquenews.com (livret notice en anglais et allemand). [LIRE notre présentation et compte rendu critique du coffret Sibelius 2015](#)



CD, coffret, compte rendu critique. Jean Sibelius : Historical recordings and rareties 1928 – 1945 (7cd Warner classics). Des gravures “historiques”, – soit les premières dans l’histoire du microsillon, celles par exemple de **Robert Kajanus** (avec le London Symphony orchestra en juin 1932 (Symphonies 3 et 5, d’une

irrépressible tension complétée par une grande subtilité expressive, en particulier cette écoute de l’urgence intérieure, cette détermination lyrique et parfois avant Bernstein, échevelée, délirante mais si juste, et ce souci du lien organique structurant les parties entre elles), surgit une leçon d’interprétation qui fait tout l’intérêt du présent coffret de 7cd édité par Warner et qui pour la plupart regroupe des chefs travaillant évidemment à Londres et que Sibelius a pu connaître, et dont il a pu pour certains, valider leur propre approche. C’est évidemment le cas de Robert Kajanus décédé en 1933 qui est d’autant plus exemplaire parmi les pionniers et défenseurs de la première heure sibélienne, qu’il a créé nombre de ses œuvres, ou les a fait connaître en Europe hors de Finlande avec la complicité du Maître. Compositeur lui aussi, également auteur d’une Symphonie Kullervo (comme la pièce de Sibelius), Kajanus entre 1890 et jusqu’à sa mort, ne cesse de faire connaître les œuvres de son compatriote : Kajanus dirige le premier orchestre symphonique

d'Helsinki au début des années 1880 puis joue (entre autres) les oeuvres de Sibelius à Paris pour l'expo Universelle de 1900 (Symphonie n°1, Suite du roi Christian II, Le cygne de Tuonela, Finlandia et Le retour de Lemminkäinen... soit une synthèse de l'univers sibélien. C'est cependant un éclairage sur son engagement sibélien des années 1930 que Warner met ici en lumière. [LIRE la critique complète du coffret Jean Sibelius : historical recordings 1928 – 1945 \(7 cd, Warner\)](#)



[CD, coffret. Compte rendu critique. Sibelius great performances : Collins, Gibson, Rosbaud, Beinoum, Tuxen, Monteux... \(11 cd\).](#)

Le coffret historique signé Decca confirme la justesse des grands sibéliens des années 1950 : Tuxen, l'inégalable Collins évidemment ici intégralement remastérisé, surtout nos deux préférés : Pierre Monteux et Alexander qui chacun à sa manière, régénère la leçon première de Collins mais avec une touche d'élégance analytique supplémentaire qui s'avère exceptionnelle chez l'un comme chez l'autre. D'emblée l'affiche promet le meilleur en effet : complément au récent coffret Warner regroupant les versions historiques propres aux années 1930 (Sibelius : Historical recordings : 1928 – 1945 7 cd, CLIC de classiquenews lui aussi) et déjà en majorité britanniques (preuve d'un engouement phénoménal pour Sibelius chez nos confrères anglo-saxons dès avant la seconde guerre mondiale), voici la preuve que la faveur anglaise pour le Finnois après la guerre ne s'est pas démentie, et comme le prouvent ces archives Decca, dans les années 1950, a même gagné une flamme exceptionnelle : les Symphonies par Anthony Collins (auteur d'une intégrale londonienne entre 1952 et 1956, ou le Concerto pour violon par l'excellent, ardent,



voire incandescent et super élégant soliste Ruggiero Ricci (1958) restent des accomplissements légendaires. Comme la fièvre millimétrée d'une irrésistible élégance (Monteux), d'un dramatisme détaillé (Gibson), des autres sibéliens qui sur le métier symphonique élaboré par un génie de l'écriture orchestrale, font preuve d'une égale implication sidérante. Aux côtés du LSO, le Concertgebouw d'Amsterdam (Beinoud) et le Berliner Philharmoniker (Rosbaud) affirment eux aussi un engagement suprême au service de partitions captivantes il faut bien le reconnaître. Aucun doute, mises en perspective, tant de lectures aussi passionnantes, confirment bien, aux côtés de la richesse diverse des interprétations, l'indiscutable génie de Sibelius, le plus grand symphoniste du XX^e après Ravel, Mahler, Strauss.



Les 7 Symphonies, par le chef pionnier et visionnaire Anthony Collins, véritable fleuron inestimable des archives Decca, dévoilent à qui ne le connaissait pas, l'exceptionnel talent de barde prophétique du chef britannique, capable d'insuffler la transe et la fièvre, mais aussi une intensité de braise à son orchestre (LSO), de surcroît ici dans un traitement remastérisé : sens du détail, sens de la construction, élan souverain, surtout fluidité organique d'un geste qui semble s'abreuver du lyrisme sibélien comme une source régénératrice. Bien avant les Bernstein ou les Karajan, visions si divergentes et somme toute complémentaires – le dyonisiaque et l'Appolonien-, voici



le premier d'entre eux, redevable de l'ami Kajanus, chef et compositeur, fervent interprète des symphonies de Sibelius hors de Finlande : dans les années 1950, soit 20 ans après Kajanus, Anthony Collins partage la même foi passionnée, cette profondeur et cette énergie éruptive qui fait battre tout l'orchestre au diapason d'un seul cœur, celui de la miraculeuse nature. Collins avait compris combien le langage de Sibélius était génial en tant que dernier grand symphoniste post romantique. Sa lecture de la Symphonie n°7 (1954) est un modèle de précision, d'engagement, à la fois détaillé et ciselé mais aussi intense et dramatique. La houle qu'il y déploie reste inégalée, d'une irrépressible attractivité par sa puissance et sa justesse. Des mouvements enchaînés en un seul, le chef tisse une fresque portée peu à peu à sa température de fusion pour que se libère en fin de cycle (à 16mn, après 19mn), la formule clé : ni répétition, ni redite, ni développement abusif, tout l'art de l'éloquence resserrée de Sibelius se concentre ici dans une direction économe, détaillé, surexpressive et étonnamment juste. [LIRE notre critique complète du coffret DECCA : Sibelius, the great performances](#)

—